

Y' a pas d'idéal

Même si nos deux premières expériences de films avaient déjà bien entamé nos défenses quant au handicap, l'infirmité motrice cérébrale (IMC) restait pour nous une des atteintes les plus dérangeantes, malgré les rencontres avec Gildas et Pascale dans *Le regard des autres* ou celle avec « Lapin » dans *Les échos de la noce*, qui avaient, à des degrés très divers, le même type de déficience.

Les troubles de l'équilibre et de la parole, les spasmes, les mouvements involontaires ou incoordonnés, toutes ces manifestations visibles rendent ce handicap particulièrement gênant. Cet ensemble de troubles moteurs, dus à des lésions cérébrales irréversibles survenues à la naissance, incite à assimiler cet état au handicap mental, alors qu'aucun déficit intellectuel ne peut en général lui être attribué. Ce handicap est d'autant plus inacceptable qu'il pourrait parfaitement être évité. Il n'est dû, en général, qu'à une mauvaise surveillance de la grossesse et à des accidents de naissance comme la prématurité ou la réanimation.

Il semblait que, si nous arrivions à apprivoiser ce type de déficience, nous aurions fait une énorme avancée dans l'acceptation du handicap physique et mental, tant l'IMC paraissait à la charnière de ces deux handicaps.

Et puis le hasard a voulu que nous rencontrions Marie-Geneviève l'occasion d'un congrès à Paris. Elle avait pris la parole et, au-delà de ses contorsions et de ses rictus, au prix d'un effort considérable, son discours nous a surpris par le choix remarquable du mot exact et d'un français plutôt recherché. L'entendre à distance respectable, dans une salle de conférence, fit tomber la peur au profit d'un total étonnement qui, petit à petit, se transforma en intérêt réel pour ce qu'elle exprimait avec force et conviction.

Sur son visage très mobile et expressif, passaient, tour à tour, ce qui pouvait paraître une souffrance intense, puis un extraordinaire sourire. Semblant toujours déployer des efforts surhumains, elle avait un regard grave mais elle était rayonnante et pleine d'humour. Elle était très émouvante et forçait non seulement l'écoute mais l'admiration.

Brusquement, j'ai eu la sensation qu'elle pouvait être celle que nous cherchions et qui, de toute évidence, serait capable de nous faire faire le chemin qu'il nous fallait parcourir.

Après la conférence, nous sommes allés la voir et lui avons proposé d'être notre «héroïne».

La première surprise passée, elle comprit parfaitement l'importance des enjeux mais elle ne croyait pas à l'exemplarité d'une aventure individuelle d'insertion.

Elle finit quand même par accepter notre proposition et, quelques semaines plus tard, nous sommes allés à Nantes la voir chez elle. De là, elle nous a emmenés à la ferme familiale où nous sommes arrivés, vers midi, sous une pluie battante. L'immense table de la salle à manger-cuisine était dressée pour au moins une douzaine de personnes. Marie-Geneviève nous présenta à sa mère, une femme d'une soixantaine d'années un peu ronde avec des yeux pétillants et le visage rieur. Elle nous accueillit chaleureusement nous invita à prendre place à table, en attendant l'arrivée de ses enfants et petits-enfants.

Tout en s'affairant aux derniers préparatifs du repas, elle nous expliqua que cinq de ses huit enfants travaillaient à la ferme, chacun à une tâche particulière. A midi, tout le monde se retrouvait chez elle, avec les belle-filles et les petits-enfants qui n'étaient pas en âge d'aller à l'école. Elle ajouta qu'aujourd'hui, ils ne seraient pas tous là car les agriculteurs bretons avaient, en ce moment, de gros problèmes politiques et que deux de ses fils participaient en ville à une réunion importante.

Et puis, la pièce s'est brusquement remplie des frères et belles-soeurs de Marie-Geneviève. Ils avaient tous entre 25 et 40 ans, des visages avenants et burinés par la vie au grand air, tous en pleine santé. Après nous avoir salués, ils s'installèrent autour de la table, se servirent aussitôt, et commencèrent à manger, visiblement harassés et heureux de cette pause dans journée qui, pour chacun d'entre eux, avait dû commencer au lever du soleil. Après un long moment de silence où tous reprenaient quelques forces, les langues commencèrent à se délier, d'abord en échangeant les petites nouvelles concernant les activités du matin. Des truies avaient mis bas, le temps menaçait, il fallait rapidement mettre certaines récoltes à l'abri, et puis les conversations prirent un autre ton et s'animent. Les discussions tournaient autour des problèmes politiques, chacun racontant ce qu'il avait entendu dire par les uns et les autres. La veille il y avait eu de sérieux heurts avec les CRS. Aussi notre arrivée, ce jour-là, avec une caméra, était-elle un peu incongrue, mais nous n'y étions pour rien. Cela explique toutefois une certaine méfiance de la part des frères. Mais, de toute façon, ils étaient trop occupés pour nous accorder un peu de leur temps et, pour cette raison, ils n'apparaîtront pas dans ce film. Nous ne les verrons d'ailleurs qu'en de rares occasions. Après le café, la table se vida aussi vite qu'elle s'était remplie. Nous nous sommes retrouvés seuls avec Marie-Geneviève et sa mère.

Tout en essuyant la vaisselle, nous avons fait plus ample connaissance avec elle. Comprenant parfaitement l'importance de ce que nous cherchions à faire, elle a accepté avec une extraordinaire simplicité de se prêter aux questions de notre interview et nous avons installé mère et fille au bout de la grande table.

Dehors, le temps très instable s'était amélioré, mais nous avons dû rajouter

quand même quelques projecteurs, prévoyant une baisse de luminosité extérieure, ce qui arriva effectivement au cours de l'interview.

Avec beaucoup de naturel, sans timidité apparente, la mère de Marie-Geneviève nous raconta très simplement comment, avec son mari, elle avait vécu le drame de cette première fille « tant attendue » qui arrivait après trois garçons et une fille décédée.

Plus elle parlait, plus nous étions subjugués par ce qu'elle nous disait. Il était étonnant de voir à quel point, malgré la douleur, elle paraissait avoir accepté, d'emblée, le handicap de sa fille. Elle avait immédiatement adopté une attitude extraordinairement positive qui nous semblait peu courante et qui avait probablement contribué à créer autour de Marie-Geneviève un climat très favorable à son épanouissement. Elle lui avait fait partager toutes les activités de ses frères, et avait trouvé des astuces pour que Marie-Geneviève puisse participer comme eux et ne se sente pas exclue. Elle était attentive à ses moindres progrès. Elle disait : « Toi, Marcel, tu vas faire ceci, toi, Joseph tu vas faire cela, et toi aussi, Marie-Geneviève, voilà ce que tu vas faire... C'était toujours quelque chose que Marie-Geneviève pouvait réaliser, sans risquer de se faire mal, sans casser la vaisselle et sans avoir de sentiment d'échec... »

Continuellement elle cherchait pour Marie-Geneviève « un petit travail où n'y avait pas de risques et qu'elle était contente de faire ». C'était visiblement avec une attention soutenue de tous les instants, que cette mère avait veillé, sans relâche, à faciliter la prise d'autonomie progressive de Marie-Geneviève.

Elle avait trouvé, d'elle-même, toute une série d'aides techniques adaptées aux difficultés de sa fille. Par exemple, un système pour fixer le bol du petit déjeuner à la table, ce qui lui avait évité, avec ses gestes non coordonnés, de renverser systématiquement son café au lait. Ou encore ce tableau noir, bien stable, qu'elle avait fait faire par un voisin menuisier pour que Marie-Geneviève puisse essayer d'écrire dessus sans le faire tomber. Elle avait aussi tordu astucieusement une épingle à cheveux pour qu'elle puisse fermer seule les boutons de ses vêtements. Aujourd'hui encore, Marie-Geneviève utilise ce système.

Malgré des moyens financiers extrêmement limités, cette paysanne n'avait pas hésité à acheter à crédit une machine à écrire pour sa fille n'avait alors que sept ans. Cela lui avait permis de suivre une scolarité normale à l'école du village. Resituée à son époque, cette démarche nous a paru étonnante.

Cette situation nous a rappelé les difficultés rencontrées par un adolescent de 14 ans, lui aussi IMC, qui s'était vu refuser l'utilisation d'une machine à écrire dans une classe de 4^e d'un lycée de province, sous prétexte que le bruit gênait professeurs et élèves.

À partir de l'âge de 12 ans, Marie-Geneviève n'avait pu poursuivre ses études que dans un centre de rééducation spécialisé où toutes ses camarades étaient handicapées. C'est l'une des premières fois où elle avait senti que son handicap la faisait vivre à l'écart des enfants valides.

Aujourd'hui encore, elle ne comprend toujours pas qu'une autre solution n'ait pu être trouvée puisqu'elle n'avait presque plus besoin de rééducation, si ce n'est

celle effectuée en partageant la vie des enfants valides. Elle demeure convaincue que l'occasion de vivre avec des enfants sans handicap a été l'une de ses meilleures rééducations. Lorsqu'on connaît les prix de journée de ce type de centre, on peut effectivement s'étonner.

Le père étant mort alors que Marie-Geneviève avait 12 ans, une extraordinaire solidarité de toute la famille avait entouré sa mère. Modestes agriculteurs travaillant sur des terres qui ne leur appartenaient pas, ils avaient vécu, et vivaient encore, exclusivement des produits de leur ferme.

La mère avait pourtant poussé les plus jeunes de ses enfants à aller l'école le plus longtemps possible, ce qui dans le contexte agricole ne devait pas être évident. Mais elle avait vu loin en prévoyant que, si chacun d'eux avait une spécialité complémentaire, ils pourraient continuer à exploiter la ferme en la développant. Pour Marie-Geneviève, elle s'était dit : « Ce qu'elle n'arrivera pas à faire avec ses mains, elle le fera avec sa tête... », et elle ajouta avec un sourire qui en disait long : « Je ne m'étais pas trompée, puisque dans la famille, c'est elle qui a le plus de diplômes. »

De temps à autre, Marie-Geneviève intervenait dans le récit de sa mère pour nous expliquer son comportement face à telle ou telle situation. Elle nous raconta comment, à sept ans, elle avait vivement réagi à une réflexion de ses parents au moment de la naissance de leur deuxième fille. Sa mère répondant à une voisine qui la félicitait, avait dit : « Nous sommes d'autant plus contents que maintenant, il y aura quelqu'un pour s'occuper plus tard de Marie-Geneviève ! » Cette petite phrase, tout d'un coup, lui avait fait prendre conscience de sa différence, alors qu'elle se disait : « Mais je n'aurai pas besoin d'elle, je m'occuperai de moi toute seule !... »

À cette époque, Marie-Geneviève ne se voyait pas encore handicapée, à tel point qu'un jour, elle s'est moquée d'un monsieur qui boitait ! Elle s'amusait à marcher derrière lui en essayant de l'imiter alors qu'elle avait beaucoup plus de difficultés que lui... À chacune de ses interventions face la caméra, nous constatons tous les efforts qu'elle faisait pour s'exprimer clairement et être comprise du premier coup. Son visage se tordait d'autant plus qu'elle était encore très contractée par rapport à nous. Heureusement un large sourire venait très souvent illuminer son visage et balayait d'un seul coup le sentiment de douleur qu'elle avait pu susciter quelques instants plus tôt.

Pendant trois heures, ces deux femmes nous donnèrent une remarquable leçon d'éducation où tout le monde pouvait puiser, handicapés comme valides. Et comment ne pas être touché par cette aussi simple acceptation de la différence ! Nous étions sous le charme de cette jeune femme et de sa mère, simple paysanne, au solide bon sens et au cœur « gros comme ça ! ».

Nous ne cesserons d'ailleurs de l'être tout au long des nombreuses semaines de montage où, là, devant les petits écrans nous passerons des journées entières en leur compagnie.

Marie-Geneviève nous raconta l'anecdote du cidre qu'elle allait tirer au baril à la cave. Elle nous expliqua que rien de ce qu'elle faisait alors n'était évident : descendre à la cave, placer la bouteille sous la clef, tourner celle-ci puis la refermer, remonter avec la bouteille pleine. Tout cela était bien compliqué pour elle, et pourtant ses parents l'envoyaient accomplir cette tâche.

Un jour, pourtant, elle perdit l'équilibre devant le baril et, s'étant raccrochée à la clef, elle l'avait arrachée ! le cidre s'était alors répandu à flots. Consciente échec, elle s'attendait à ce qu'on lui retire cette mission quotidienne. "Au lieu de cela, mes parents m'ont simplement dit : " La prochaine fois, il faudra t'asseoir !... " Elle ajouta en guise de conclusion : " Ils m'ont expliqué qu'il y avait une solution à chaque problème... il suffisait de la trouver... pour ça, il fallait s'asseoir et réfléchir... " Il n'y avait donc pas lieu de s'arrêter à un échec".

Cette anecdote, pourtant très simple, nous montrait à quel point ces modestes fermiers avaient su trouver une véritable philosophie de l'éducation qui dépassait de loin le handicap. Fort justement, Marie-Geneviève dit que « sa mère avait été sa meilleure éducatrice ».

La pluie ne cessait de tomber et les jours qui suivirent furent consacrés à tourner des scènes d'illustration pour pouvoir « monter » cette longue et belle interview. Nous étions obligés de profiter des moindres moments d'accalmie car nos moyens financiers ne nous permettaient pas de différer les prises de vues. Nous devions absolument rentrer à Paris avec tout le matériau nous aurions besoin pour faire le film. La tempête était telle que des poteaux électriques arrachés par le vent avaient entraîné des coupures de courant, nous empêchant de recharger les batteries qui faisaient fonctionner la caméra magnétoscope. Il nous fallait économiser les batteries qui nous restaient. Chaussés de bottes et empêtrés dans nos cirés, nous scrutions le ciel, mais en vain. Faute de lumière, nous ne pouvions pas tourner à l'intérieur et comme il continuait à pleuvoir, très contrariés, nous avons décidé d'écourter le tournage à la ferme. Nous ne pourrions donc pas montrer dans le film l'exploitation agricole, pourtant si originale qu'elle faisait l'admiration de tous les alentours. Il s'agissait d'un GAEC (Groupement Agricole d'Exploitation en Commun), qui faisait vivre six ménages et leur mère. Les grandes orientations de leur production et toutes les décisions étaient prises au déjeuner. Les bénéficiaires étaient regroupés et chaque famille prenait l'argent dont elle avait besoin pour vivre.

Tout cela aurait mérité qu'on s'y attarde car, bien que ce ne soit pas vraiment le sujet du film, c'était une belle toile de fond à l'histoire de Marie-Geneviève. Nous nous sommes aussi demandé pourquoi celle-ci n'avait pas choisi de travailler au sein de l'exploitation familiale où elle aurait facilement trouvé sa place.

Sa mère avait toujours pensé qu'il serait préférable pour Marie-Geneviève de quitter le cocon douillet de la famille où « il y avait une bonne entente, jamais de heurts...! Elle avait plutôt besoin de sortir pour savoir ce qu'était le monde extérieur, car il n'y a pas que du bon à attendre... ». Elle est elle-même persuadée que la promotion sociale des personnes handicapées ne peut pas se développer sans la participation des intéressés.

Marie-Geneviève entendait dire partout que l'emploi des personnes handicapées posait des problèmes. Elle voulait les affronter elle-même pour trouver les moyens de les surmonter. En décidant de rester avec ses frères, elle n'aurait jamais eu à faire cette démarche qui lui semble indispensable dans le processus de la sensibilisation de l'opinion publique aux capacités des personnes handicapées.

Nous étions convenus de fractionner le récit suivant trois grands thèmes : nous irions tourner au centre de Kerpape, où elle avait passé une partie de sa scolarité, ensuite à Nantes où elle vivait seule et enfin à la banque où elle travaillait maintenant depuis presque deux ans.

Nous avons commencé par le centre de Rééducation fonctionnelle de Kerpape, à côté de Lorient. C'est là que nous avons déjà tourné une grande partie du *Regard des autres*. Nous y avons retrouvé Françoise, une amie de Marie-Geneviève, également IMC, avec qui elle avait fait toutes ses études secondaires. Toutes les deux nous ont évoqué les difficultés et les joies de potaches qu'elles avaient connues pour arriver jusqu'au bac. Elles s'étaient rencontrées et liées d'amitié. Marie-Geneviève pouvait pousser Françoise dans son fauteuil roulant pour se rendre en classe, tandis que cette dernière, n'ayant aucune difficulté pour écrire, prenait les notes pour elles deux. Leur complicité et leur joie de vivre faisaient plaisir à voir. Lors de ces interviews, Marie-Geneviève s'était complètement détendue avec nous et face à la caméra, elle s'exprimait beaucoup plus facilement. Son visage, toujours aussi mobile, était moins tordu par l'effort.

Elles pouffaient en parlant des professeurs qu'elles avaient eus en se moquant de leur désarroi face au handicap. Evoquer ces souvenirs les remplissait de joie, même si ce qu'elles nous racontaient sur les difficultés rencontrées n'était pas spécialement gai.

Marie-Geneviève nous expliqua qu'à la fin de la seconde, l'encadrement du centre avait essayé de la convaincre qu'elle n'avait rien à espérer dans la vie active en dehors d'un travail manuel dans un centre protégé spécialisé pour personnes handicapées, où elle aurait fait du décolletage ! Avec ses gestes non coordonnés, on imagine facilement le plaisir fou qu'elle aurait pu prendre à cette activité ! Heureusement pour elle, son amie Françoise était tout à fait déterminée à poursuivre ses études le plus loin possible. L'une entraînant l'autre, elles se retrouvèrent dans un internat de la région parisienne qui les avait acceptées. C'est ainsi qu'elles passèrent le bac.

Mais ensuite, la recherche d'une université leur a posé de multiples problèmes. On voulait bien du fauteuil roulant de l'une mais pas de la machine à écrire de l'autre, ou inversement. Elles n'étaient jamais acceptées en même temps et durent malheureusement se séparer. Marie-Geneviève était allée à Vannes dans un IUT de gestion, tandis que Françoise avait suivi des études de comptabilité et travaillait maintenant dans un hôpital.

Pour Marie-Geneviève, le passage à l'IUT avait été une grande découverte. Pour la première fois de sa vie, elle avait vécu seule, non sans mal, dans une cité universitaire. Elle y avait découvert que le milieu étudiant était beaucoup plus disponible et accueillant envers la «différence»... Elle avait pris conscience, par la confrontation avec le monde des valides, que son handicap était beaucoup plus lourd qu'elle ne l'imaginait. Elle avait fait de gros efforts pour progresser, pour être comprise du premier coup, pour aller plus vite, pour suivre les autres. Ce fut, pour elle, la meilleure transition entre le milieu protégé des centres et sa vie professionnelle future.

Nous avons profité d'une chaude et splendide journée, qui régnait enfin sur la Bretagne, pour les suivre sous les pins, au bord de la mer. Cet endroit magnifique nous a permis quelques jolies séquences. La plage était envahie de baigneurs. Marie-Geneviève et Françoise décidèrent d'en faire autant, Nous en étions ravis car sans doute n'aurions-nous pas osé leur demander de s'exposer en maillot de bain au vu de tous.

Leur descente à la mer a été un moment plutôt drôle... Il y avait une rampe assez raide, permettant l'accès de la plage aux fauteuils roulants. Pour filmer leur arrivée, nous nous étions placés dans le sable au-delà de l'extrémité de la rampe. Marie-Geneviève essayait de retenir le fauteuil de Françoise, mais emportée par le poids, elle avait du mal à garder le contrôle de l'ensemble. Elles dévalèrent la pente plus vite qu'elles ne le voulaient, le sable les arrêta net, et elles faillirent basculer l'une sur l'autre. Spectateurs « objectifs », lorsque nous avons compris que Marie-Geneviève perdait le contrôle du fauteuil, nous avons été partagés entre l'envie de les aider et celui de continuer à tourner, ce que finalement nous avons fait, car nous n'aurions pas pu leur demander de recommencer cette descente épique ! À l'arrivée, un peu déconfites, nos deux héroïnes éclatèrent de rire en se remettant tant bien que mal de leurs émotions, Marie-Geneviève exprimant à Françoise par un : « oh, la crise ! »... combien elles appréciaient quand même ce leur était arrivé. Cette bouffée d'humour et de rire nous fit du bien à tous.

Sans aucune hésitation, Marie-Geneviève se mit en maillot et alla se baigner avec Françoise sous l'œil de la caméra.

À ce moment-là, s'est posé pour nous, peut-être de façon plus évidente qu'à d'autres, le problème du « voyeurisme ». Au cours des tournages, nous avons toujours essayé de ne pas tomber dans ce travers insupportable devant de tels sujets. Mais la limite est très ténue entre le « voyeurisme » et le regard pudique que nous essayons d'avoir lorsque nous filmons quelqu'un. Nous n'avons pas le sentiment qu'on puisse nous reprocher d'avoir été voyeur, mais peut-être sommes-nous mal placés pour répondre à cette interrogation ?

Cette séquence de la plage nous a semblé importante. Elle était inhabituelle et posait pour nous, d'une manière aiguë, le problème de l'intégration au niveau des loisirs, point qui nous semble toujours délicat dans la relation handicapés-valides.

Ce jour-là, sur cette plage du Morbihan, c'était très bien vécu de part et d'autre. Ni les enfants, qui jouaient dans l'eau ou sur le bord de la plage, ni les adultes n'accordaient même un regard à Marie-Geneviève et son amie. Elles étaient simplement là comme tout le monde, pour leur plus grande joie. Seule notre présence aurait pu les déranger, mais nous n'avons pas eu non plus l'impression de les gêner dans leur plaisir de s'ébattre dans l'eau, puis de se faire dorer au soleil. Elles étaient contentes de s'être retrouvées à cette occasion qui leur rappelait de bons souvenirs à toutes les deux. Mais il est évident que l'image du handicap sur les plages, à proximité de Kerpape, fait maintenant partie du paysage. Cela me rappelait cette maman de Lorient que nous avons filmée dans *Le regard des autres* et qui avait insisté sur la honte qu'elle ressentait en conduisant son petit garçon IMC au bord de l'eau.

Marie-Geneviève nous avait définitivement adoptés. Elle arrivait même à oublier la présence de la caméra.

En cette fin d'après-midi, il n'y avait pas un nuage et nous avons tourné avec elles jusqu'au coucher du soleil pour profiter de la superbe lumière des dernières heures du jour.

Marie-Geneviève nous a raconté comment, sans vocation particulière, elle en était arrivée à faire une maîtrise de droit, pour continuer à vivre dans ce milieu étudiant où elle se sentait vraiment à l'aise. Après la maîtrise, il lui avait fallu affronter le monde du travail et s'inscrire à l'ANPE... Ses frères ne comprenaient pas pourquoi elle se compliquait la vie à chercher du travail, alors qu'elle avait sa place avec eux, à l'exploitation familiale. Mais pour Marie-Geneviève, c'était là une solution trop facile, « c'était vraiment la planque », disait-elle en riant. Elle voulait être intégrée dans la société, avec tout le monde. Elle pensait que c'était à elle de provoquer cette insertion en se battant de toutes ses forces. Avec appréhension, elle avait donc quitté Kerpape pour affronter la ville....

Elle nous a raconté qu'un jour, à la caisse d'un supermarché, la dame n'enregistrait pas et comptabilisait mentalement ses achats. Comme Marie-Geneviève lui en demandait la raison, elle lui avait répondu avoir des doutes sur ses possibilités de payer. Evidemment, Marie-Geneviève avait été surprise, mais elle l'explique en disant que très souvent on assimile le handicap physique comme le sien au handicapé mental, fréquemment considéré cor irresponsable et sans ressource.

Une autre fois, comme elle demandait assistance pour remplir un chèque, la préposée lui avait répondu que ce n'était pas son travail et que, si elle ne savait pas écrire, elle n'avait pas à avoir de chéquier. « Elle liait, évidemment, méconnaissance et difficulté d'écriture », nous dit Marie-Geneviève comme pour l'excuser. Nous étions quand même étonnés de la gentillesse et de la tolérance dont elle faisait preuve devant ces comportements désagréables peu délicats des valides à son égard.

« Les gens ont toujours du mal à croire qu'avec ce handicap j'ai toute ma tête ! » conclut-elle en rigolant et elle ajouta : « On s'habitue, heureusement, sinon je ne sortirais plus. Rester chez soi résoudrait peut-être le problème de la société mais, moi je serais pénalisée !... Il ne faut donc pas s'arrêter aux petites vexations. » Nous retrouverons là une identité de vues avec les propos de Pascale, l'éducatrice du *Regard des autres*.

En arrivant à Nantes, nous avons eu le sentiment d'avoir tourné page heureuse de la vie de Marie-Geneviève, celle de son enfance, de son adolescence et de sa vie d'étudiante. Ici avait commencé pour elle son entrée dans le monde du travail, avec toutes les difficultés qu'elle s'attendait à trouver sur son chemin : neuf mois de chômage, d'angoisse, de recherches vaines et pénibles....

Marie-Geneviève nous a retracé tout son parcours, en acceptant même de faire, pour une fois, ce qu'elle n'avait jamais osé faire auparavant : téléphoner devant nous pour répondre à une annonce parue dans le journal.

En l'écouter essayer d'expliquer, avec difficulté et insistance, à son interlocuteur qu'en fait, l'essentiel de son problème était l'écriture, nous étions très étonnés. À l'entendre, pourtant celui-ci ne pouvait manifestement pas ignorer qu'elle avait surtout des difficultés d'élocution ! L'angoisse qu'exprimait son regard pendant ce coup de téléphone était immense. Nous en étions profondément remués. Au moment de raccrocher, heureusement, en souriant d'un seul coup, elle mit fin à l'épreuve, comme si elle était contente de la bonne blague qu'elle venait de faire.

" Un jour pourtant, l'ANPE avait reçu la demande d'une banque, faite dans le cadre des obligations d'emploi. Elle était à la recherche d'un rédacteur-concepteur ayant un bon niveau en droit. Malgré la lourdeur de son handicap, la candidature de Marie-Geneviève fut proposée et finalement acceptée. Suivit alors toute une série de discussions et d'entretiens pour vaincre les réticences internes.

Le chef de service qui la refusait et Monique, une collègue qui ne la voulait pas auprès d'elle, insistaient sur les rejets viscéraux que tous ressentaient la première fois qu'ils voyaient Marie-Geneviève : « Je ne vous cache, dit le chef de service à la caméra, qu'il y a un sentiment de... répulsion, c'est pas ça... mais enfin !... » Pourtant, petit à petit, malgré l'émotion amplifiée son handicap lorsqu'elle se sent observée, Marie-Geneviève parvient à les convaincre et elle est engagée.

Loin d'être évidente, l'adaptation a été lente et difficile de part et d'autre. Pendant tout un temps, chef de service et collègues, ne sachant de quoi elle était capable et particulièrement troublés par un handicap auquel ils n'étaient ni préparés ni habitués, ne lui confièrent aucun travail. C'est ainsi qu'elle s'est retrouvée hors circuit, dans un petit bureau au fond d'un couloir, isolée, et sans téléphone. Lorsqu'elle nous l'avait racontée, cette situation nous rappelait ce qu'avait dit un chef d'entreprise au prospecteur-placier à son propos ; « Il faudrait la mettre dans un bureau fermé, où personne ne la verrait... »

Elle avait l'impression qu'on l'avait embauchée comme on achète un meuble et, lorsqu'elle réclamait un quelconque travail, tous étaient très embarrassés. Ce fut pour elle une période très dure.

Il y avait, évidemment, une peur réciproque. Elle n'arrivait pas à faire le premier pas vers ses collègues de travail. Normalement, c'était à elle d'aller vers eux, mais eux non plus ne venaient pas facilement vers elle.

Si elle n'avait pas été soutenue par ses convictions, elle aurait peut-être baissé les bras et sa démission était, sans nul doute, espérée par ses employeurs.

Mais un jour, fort à propos, sa collègue Monique fait un grand pas et va la voir dans son cagibi, au fond du couloir : « Et vous la connaissez, elle est merveilleuse... alors, à partir de ce moment-là, tout a changé... » La glace est rompue, le dialogue s'instaure et Marie-Geneviève, mise en confiance va jusqu'à lui dire qu'elle se sent parfaitement capable d'occuper le même poste qu'elle.

La première surprise passée, celle-ci la soutient dans ce désir. La banque lui aménage un bureau à proximité des collègues et lui confie enfin un travail, d'abord sans importance, puis petit à petit, de plus en plus proche de ses capacités, sans toutefois lui accorder une quelconque responsabilité.

Progressivement, on finira par lui en donner et elle aura même des contacts avec la clientèle. Mais, à travail égal, elle reste rémunérée très en dessous de son échelon, la banque considérant qu'elle a déjà beaucoup de chance d'avoir été recrutée.

Marie-Geneviève pense malheureusement que, même si son statut s'améliore, elle a peu de chance d'avoir un avenir professionnel dans la banque où on ne lui confiera jamais de responsabilités à haut niveau, comme peuvent l'espérer ses collègues. Elle est persuadée que l'entreprise n'est pas prête à voir son image de marque représentée par une personne handicapée. Elle sait aussi ne pas pouvoir compter sur le soutien d'un syndicat. Dès son entrée à la banque, elle a été surprise de n'avoir eu aucun contact à ce sujet.

Les syndicats sont sans doute prêts à défendre ceux qui deviennent handicapés à l'intérieur de l'entreprise, mais sont moins motivés par les personnes qui arrivent handicapées, considérant qu'il y a déjà tellement de gens valides qui cherchent un travail. Elle est d'ailleurs persuadée qu'en France, les syndicats ne sont pas encore partie prenante de l'insertion des personnes handicapées, contrairement à certains pays de la Communauté Européenne, comme nous le découvrirons plus tard.

Il y a des jours où elle est tout à fait découragée et où elle pense retourner dans le nid familial, bien au chaud, mais aussitôt elle se reprend. Elle a besoin de se bagarrer, d'être active et la lutte devient une habitude qui lui permet d'être heureuse même si, chez elle, le soir dans son studio, elle se retrouve seule.

Elle ne veut pas devenir dépendante de la société. Elle a un poste sûr, même s'il ne la passionne pas. Elle nous dit que son travail est un « bouleau qui pose question ». Il ne correspond pas vraiment à ses idées, mais elle dit aussi volontiers que dans la vie « y'a pas d'idéal »... Alors il faut avec ».

Depuis, les choses ont changé. Le chef de service a évolué et il nous en a très bien expliqué les différentes phases ainsi que son acceptation progressive. Il ajoute cependant qu'il n'engagerait pas de gaieté de cœur une deuxième personne handicapée dans son service ! Aujourd'hui, le climat est tout autre. Un collègue de Marie-Geneviève est même allé jusqu'à lui dire : « Je ne vous sens plus handicapée, vous avez beaucoup progressé. » Ce à quoi elle lui a répondu avec un certain humour : « Je pense que vous aussi, vous avez changé.. vous vous êtes habitués à me voir ! » et, dans un éclat de rire, elle conclut : « Nous avons tous les deux laissé de côté notre imaginaire ! » Le chemin a été fait de part et d'autre. Au moment de son engagement, le personnel n'était pas préparé à recevoir une personne handicapée comme Marie-Geneviève. À la banque, personne ne savait ce qu'était l'infirmité motrice cérébrale. Comment s'étonner alors du rejet et des blocages ?

Marie-Geneviève nous avait raconté toute son histoire d'embauche dans son bureau, à la banque. Ce même jour, nous avons filmé le chef de service, le recruteur du personnel et Monique, la collègue qui avait fait le premier pas vers elle ! Puis, elle est allée prendre un café à la cafétéria de l'entreprise avec d'autres collègues. Nous aurions préféré faire une séquence à la cantine, mais la Direction

de la banque ne l'a pas voulu. Elle souhaitait que ce tournage passe le plus inaperçu possible dans l'établissement.

Nous l'avons filmée dans ce cadre habituel pour elle. Elle a sorti une paille de son sac pour boire son café. Chaque geste, pour nous simple ou élémentaire, devenait pour elle un réel problème. Mais elle trouve généralement les solutions pour réussir à faire comme les autres. Un jour pourtant, après le tournage, nous sommes allés tous ensemble dans une pizzeria et sans réfléchir, nous avons commandé des spaghettis pour tout le monde. Lorsque les plats sont arrivés, nous nous sommes rendu compte, un peu plus tard, que Marie-Geneviève n'arrivait pas à manger. Elle nous dit en riant : « Alors ça, je ne pourrais absolument pas y arriver, j'en mettrais partout sauf dans ma bouche ! » Nous lui avons commandé une pizza et tout est rentré dans l'ordre. Nous avons tout simplement oublié son handicap, ce qui dans un sens, était plutôt bon signe...

Nous comprenions mieux aussi ce qu'elle avait dû ressentir le jour du premier entretien à la banque. On l'avait invitée à déjeuner à la cantine, ce qui avait failli tourner à la catastrophe. Tout le monde autour d'elle la regardait à la dérobée, ce qui décuplait sa maladresse. Un bel exemple de ses efforts permanents, pour faire comme les autres, restera sans doute pour nous, l'extraordinaire séquence du repassage que nous avons filmée chez elle.

Après une longue interview faite dans son studio, pendant le petit-déjeuner, nous lui avons demandé si nous pouvions la filmer dans ses activités domestiques. En souvenir d'un délicieux gâteau que sa mère nous avait offert à la ferme, elle se fit un plaisir d'en préparer un devant la caméra. Cela n'était manifestement pas simple mais plutôt spectaculaire et ce fut, après bien des efforts, une parfaite réussite. Elle nous dit ensuite que le nettoyage des vitres était trop difficile. « Mais, heureusement, ça ne se faisait pas tous les jours ! » Elle nous a alors proposé de repasser un chemisier, et nous avons assisté à une sorte de spectacle relevant presque d'un rite incantatoire. On aurait dit une libellule, ses gestes devenaient gracieux, nous assistions à un véritable ballet, hors du temps, et tout cela avec un fer à repasser à bout de bras, qui n'est pourtant pas un objet neutre, facile à mettre dans n'importe quelles mains. Nous avons filmé toute la séance en temps réel, sans jamais l'interrompre. C'était absolument fascinant. Lorsqu'elle eut plié son chemisier et qu'elle s'attaqua aux boutons, armée de son épingle à cheveux, tout le récit qu'avait fait sa mère nous revint en mémoire. Cette séance a été pour nous un moment privilégié d'une rare intensité. Nous étions épuisés mais heureux d'avoir pu la filmer. Nous ne pouvions nous empêcher de penser au courage qu'il avait fallu à sa mère pour oser lui mettre une première fois un fer à repasser entre les mains.

Mais c'était sa façon de donner à sa fille confiance en elle et volonté de faire comme les autres, parfois jusqu'à la témérité. Sa mère, en effet, n'avait pas contrarié son désir de passer le permis de conduire et lorsqu'un jour, elle était arrivée seule au volant d'une voiture à commandes assistées, la famille n'en avait pas cru ses yeux. Le frère aîné, qui au départ était opposé à ce nouveau défi, avait déclaré qu'elle allait être un danger public !

Cela nous rappelait cette autre mère que nous avons filmée dans *Le regard des autres* et dont l'attitude surprotectrice avait totalement étouffé le développement et l'épanouissement de sa fille Huguette. Quelle différence !

Marie-Geneviève surmonte progressivement tous les obstacles mais l'observation de sa vie quotidienne, s'habiller, faire la cuisine, repasser, nous a montré à quel point chaque geste simple demandait un effort considérable. Elle paie très cher son intégration et, même si elle semble trouver souvent une solution à toute chose, la réalité n'a pas toujours été simple. Même dans l'entreprise, les relations avec les collègues qui ne savaient pas ce qu'était un infirme moteur cérébral, ont été très difficiles. Marie-Geneviève, dans une tirade de combattante, nous expliqua que l'apprentissage de part et d'autre ne devrait pas commencer au niveau du travail mais bien dès l'enfance, à l'école. Il lui paraissait aberrant de faire grandir les enfants valides d'un côté et les enfants handicapés de l'autre pour ensuite, à l'âge adulte, demander aux uns et aux autres, qui ne se connaissent pas du tout, de vivre ensemble en harmonie. Ils n'ont pas appris à se connaître, se comprendre, se respecter.

Nous avons tous, handicapés ou valides, une représentation mentale du handicap, mais la réalité se promène dans un « no man's land » difficile à déterminer. Chacun doit faire l'effort de sortir de son imaginaire pour se confronter à celui de l'autre, et la réalité est toujours fonction de la situation et du moment. Marie-Geneviève pense qu'elle peut recevoir les clients toute seule, alors que la banque n'est pas prête du tout à la laisser faire et prétend que les clients n'y sont pas préparés non plus. La réalité de l'entreprise apparaît évidemment tout autre que celle de la ferme familiale, et Marie-Geneviève en est frustrée.

Elle ne regrette pas de nous avoir donné son témoignage, mais estime pourtant que nous ne devrions pas nous intéresser seulement aux personnes handicapées qui s'en sortent, même avec beaucoup de difficultés, et qui, comme elle, ont été « privilégiés par rapport à d'autres ! »

Elle est très soucieuse des personnes handicapées isolées dont les problèmes sont souvent insolubles et milite dans ce sens au sein d'une association. Pour nous illustrer son propos, elle nous a emmenés voir, dans un village, non loin de chez sa mère, une femme lourdement handicapée qui lui avait écrit sa détresse. Atteinte d'une Myopathie, celle-ci avait toujours vécu avec sa sœur, qui souffrait de la même maladie. Mais cette dernière venait de mourir, et elle se retrouvait à 50 ans toute seule. Elle n'avait jamais quitté ce village où elle était née, et vivait dans une petite maison laissée en héritage par ses parents. Elle avait d'abord fait de la couture à domicile mais, trop paralysée aujourd'hui, elle avait dû tout abandonner.

La solidarité du village, qui l'avait quasiment prise en charge, lui permettait d'espérer y finir ses jours. Les uns et les autres se relayaient auprès d'elle. Les villageois entretenaient son jardin, dont elle pouvait admirer les fleurs depuis sa fenêtre, un autre lui apportait ses repas. La municipalité lui avait aménagé une rampe pour qu'elle puisse se rendre au cimetière. Visiblement, elle était toujours l'enfant du pays, mais totalement dépendante. Sans cette extraordinaire solidarité villageoise, elle croupirait tristement dans une institution anonyme.

Sa solitude et sa détresse nous prenaient à la gorge, et nous sentions qu'elle suivait très bien la progression de sa maladie et n'attendait plus que la mort. Cette situation était insoutenable.

En repartant, Marie-Geneviève nous avait dit : « Vous comprenez maintenant pourquoi je dis que je suis privilégiée ! »

C'est sans doute aussi l'un des motifs qui ont poussé Marie-Geneviève à s'engager dans une action militante nationale de défense des personnes handicapées. Nous n'avons pas eu le courage d'aborder avec elle le problème délicat de la vie affective et des enfants. Dans le film, c'est sa collègue Monique qui en parle. Marie-Geneviève n'y avait jamais fait allusion, elle s'était contentée d'expliquer qu'elle se retrouvait toute seule, que c'était dur et que son bonheur était peut-être de lutter à chaque instant de la vie. Elle avait ajouté avec une espèce de mélancolie : « Quand j'en aurai ras le bol, je retournerai peut-être dans le nid douillet familial ! » Quand elle parle de cela, Marie-Geneviève est bouleversante, à la fois par la force de ce qu'elle dit, par sa fragilité et sa pudeur. Et nous n'avons pas osé poser la question. Peut-être avons-nous peur de ne pas être capables de recevoir ce qu'elle nous dirait sans « craquer » ?

Plus tard, lorsque enfin nous aurons l'occasion d'aborder la question avec elle, elle dira simplement qu'il lui paraît tout à fait impensable qu'un garçon valide puisse s'intéresser à elle. D'autre part, elle refuse l'idée d'épouser un garçon handicapé, ce qui, lui semble-t-il, ne ferait qu'augmenter les difficultés inhérentes aux handicaps. Elle a d'ailleurs décliné une demande en mariage que lui avait adressée un téléspectateur handicapé, à la suite de la projection du film sur une chaîne de télévision. Il est vrai que les personnes handicapées, hommes ou femmes à qui nous avons posé la question, disent toutes préférer vivre avec une personne valide pour ne pas augmenter les difficultés. Par contre, il est plus fréquents de rencontrer des hommes handicapés vivant avec une femme valide que l'inverse.

Claudia, grande tétraplégique, en fauteuil roulant, à la suite d'une poliomyélite à l'âge de quatre ans, m'avait raconté avoir toujours rêvé sa vie avec un garçon valide. Mais, dès l'adolescence, elle avait eu tellement honte de son corps déformé et ses complexes étaient tels qu'elle avait compris qu'elle ne pourrait jamais séduire un valide. Pour elle, le passage obligé avait été de vivre d'abord plusieurs années avec un garçon handicapé.

Cette étape avait été nécessaire pour qu'elle prenne suffisamment conscience de son corps et d'elle-même. Mais elle avait été aussi convaincue que sa vie, partagée avec un valide, serait plus simple et plus autonome.

Aujourd'hui, elle a réalisé ce rêve. Elle est tout de même assistée du précieux concours d'une auxiliaire de vie pour que les contraintes dues à son handicap ne reposent pas exclusivement sur son compagnon.

La seule ombre pour elle en ce moment est de ne pouvoir assouvir son besoin d'enfant. Elle ne pourrait pas s'en occuper elle-même et ne veut pas imposer une telle surcharge à son partenaire.

Il reste évident que toute personne lourdement handicapée et donc à

autonomie réduite ne peut vivre seule. Si les aides techniques ou les auxiliaires de vie ne suffisent pas à son autonomie et ne sont pas relayées par une importante solidarité familiale ou de voisinage, la seule solution pour les personnes handicapées reste l'institution plus ou moins ouverte.

Il est certain aussi que les relations entre les personnes handicapées et leur entourage valide sont denses de contacts physiques qui vont plus loin que les normes sociales régies par les usages et qui relèvent au départ de l'extrême dépendance physique de nombreuses personnes handicapées.

Par rapport aux échanges sociaux courants entre valides, se différencie également le vécu du temps : les temps d'attente, celui des gestes, le rythme des jours et des nuits. Cela constitue une face inattendue de la sexualité qui s'imbrique dans les rapports de dépendance fonctionnelle, économique et affective et constitue un support très favorable aux élans et aux phantasmes de soumission et de domination.

De façon générale, il semble que la problématique classique de l'autonomie en société possède son versant propre aux personnes handicapées dans la mesure où l'inévitable dépendance, inhérente à leurs déficits, est à la fois un manque par rapport aux normes physiologiques, socio-culturelles et économiques et une surcharge qui taxe les formes courantes d'échanges inter-personnels et sociaux, tels qu'ils ont été élaborés au cours de l'histoire au profit d'un primat de la validité.

Sociologiquement parlant, l'autonomie se définit plutôt en option de choix. Dans tous les lieux cependant, où les rapports sont largement pris en main à la place des personnes handicapées, nombreuses sont celles qui pensent à l'autonomie comme à un état presque immatériel : « Enfin tranquille... enfin un chez moi... enfin je serais maître de mes désirs et de mes actes », etc.

Marie-Geneviève a une autonomie très importante par rapport à beaucoup d'autres personnes handicapées mais, dans certaines situations, elle reste entravée dans son désir d'insertion au milieu des valides. Elle est tout à fait consciente, par exemple, qu'elle devrait consolider certaines relations professionnelles et essayer également de se faire plus d'amis parmi les valides.

Mais ces choses sont difficiles à concrétiser. Elle aimerait, de temps à autre, pouvoir inviter certains collègues à dîner, chez elle. Mais cela lui demanderait toute une organisation. Il lui faudrait trouver chaque fois une amie complice pour l'aider à recevoir. Comme beaucoup, dans la situation, plutôt que de demander ce genre de service, elle préfère y renoncer. Mais, bien qu'elle en ressente un réel besoin, elle trouve tout de même cela secondaire par rapport à des choses plus essentielles.

Lorsque le film a été terminé, Marie-Geneviève et sa mère sont venues le voir à Paris.

Marie-Geneviève a trouvé très dur de se voir et de s'entendre beaucoup plus handicapée qu'elle ne croyait l'être. Elle s'est trouvée différente de l'image qu'elle avait d'elle-même. Mais elle pense aussi que la caméra n'y est pas étrangère. Quant à sa mère, elle était trop émue pour avoir envie

d'exprimer un point de vue critique. Mais aucune des deux ne s'est sentie trahie, ce qui, pour nous, était essentiel.

Un des responsables de la banque est venu, lui aussi voir le film, mais il a tenu, par discrétion disait-il, à ne regarder que la partie concernant la vie professionnelle de Marie-Geneviève. Finalement, à la banque, personne n'a vu le film, au grand soulagement de Marie-Geneviève, il faut bien l'avouer ! Pourtant de nombreuses sociétés utilisent ce film à des fins de sensibilisation de leur personnel.

Les personnes qui ont vu le film à sa sortie ont toutes été frappées par l'énorme investissement de ces deux femmes, la mère comme la fille. Ce film n'a finalement pas eu la carrière qu'il aurait dû avoir, malgré l'importante diffusion qu'il connaît encore aujourd'hui dans les circuits associatifs et dans les entreprises.

Au cours d'une projection publique, pourtant faite dans des conditions techniques difficiles, la responsable du secteur d'intégration des personnes handicapées d'une très grosse entreprise pétrolière française a vu le film. Elle a été frappée par la charge émotionnelle et la force dégagée par les deux principaux personnages qui soulèvent des montagnes pour n'aboutir qu'à peu de choses. Elle s'est dit que tout cet investissement ne pouvait pas rester sans réponse. Le film montrait tous les problèmes sans culpabiliser. Il n'était pas normatif, car on ne peut pas l'être sur de tels sujets. Il avait les qualités que seule l'authenticité des protagonistes pouvait lui conférer.

Cette responsable décida alors d'utiliser le film pour sa politique d'intégration dans l'entreprise afin de sensibiliser le personnel à cette question. Elle réussit finalement à organiser une projection du film à laquelle assista l'ensemble de la Direction, soit une soixantaine de personnes, à l'invitation du PDG. À l'issue de cette séance mémorable, il fut décidé de projeter le film à la totalité du personnel, pendant les heures de travail. L'objectif était de le préparer à recevoir des personnes handicapées dans les différents services.

« Ce qui est finalement très intéressant, dit-elle, et déculpabilisant pour une entreprise, ce sont toutes les réactions négatives à la présence de Marie-Geneviève dans la banque et toutes les difficultés résolues partiellement, dans certains cas, ou non résolues dans d'autres, ce qui laisse une situation extrêmement ouverte et réaliste. »

À la suite de cette initiative, d'autres grandes entreprises, publiques ou privées, ont estimé qu'aucun discours ne pouvait être aussi efficace qu'un tel document pour sensibiliser leur personnel à ce problème d'insertion.

Les spectateurs gardent la possibilité d'exprimer leurs réactions négatives, puisque celles-ci sont exprimées quelquefois avec naturel, avec gêne, mais toujours sans cynisme ce qui est normal aussi. Il serait vain d'ignorer que ces sentiments existent chez tout le monde.

Nous ne cherchions pas à dire : « c'est bien ou ce n'est pas bien ». Nous montrions une réalité au premier degré, telle qu'elle était vécue sans être sur la défensive. Et puis, c'était une réalité qui pouvait bouger. En effet, elle n'était pas vraiment réaliste car elle oblitérait une quantité de facteurs qui sont purement imaginaires. Mais, lorsque l'on est en contact avec la personne handicapée,

beaucoup de choses tombent d'elles-mêmes car l'imaginaire diminue et la réalité évolue.

Parallèlement à cette réalité, il y a celle de la personne handicapée qui doit bouger aussi, parce que dans ses contacts, elle prend elle aussi, conscience de l'écart qui existe entre ses attentes et le possible. Ses aspirations sont décalées par rapport à ce que la réalité est capable d'accepter et d'offrir.

Le possible bouge des deux côtés. Il augmente du côté des valides et devient plus ajusté, plus réaliste du côté de la personne handicapée. Nous nous trouvons face à deux imaginaires, qui sont l'un et l'autre très réels et cela chaque fois que l'on introduit une personne handicapée dans l'entreprise.

Nous avons nos représentations de la personne handicapée. Et pourtant, nous ne la connaissons pas et nous croyons savoir comment elle va se comporter. Donc, nous limitons d'emblée toutes les possibilités. Nous taillons l'uni vers à la mesure de nos défenses et de ce que nous sentons. De la même manière, la personne handicapée le taille également à la mesure de ce qu'elle imagine être capable de faire et qu'elle est peut-être capable de faire réellement, mais dans un monde qui n'existe pas.

En fait, une insertion réussie ne veut absolument pas dire que la personne handicapée ait trouvé tout ce qu'elle imaginait mais que, finalement, un compromis a été trouvé et fonctionne à la satisfaction de tout le monde. Pendant un certain temps, celui-ci va s'adapter, et finalement se stabiliser. Il y a un ajustement à faire et il faut qu'il soit réussi.

Cette question du double imaginaire est peut-être le nœud du problème dans la relation entre personnes handicapées et valides. On l'aborde rarement et pourtant on le retrouve partout. La difficulté, c'est d'arriver à faire communiquer les personnes concernées sur ces imaginaires, ce qui est le cas à chaque tentative d'insertion.

Par ailleurs, nous avons eu l'impression que l'imaginaire d'une personne handicapée de naissance est sans limites. Une personne qui n'a jamais marché ne peut avoir la même représentation du monde que celle qui a marché et qui ne marche plus. La personne qui ne connaît de ses performances que celles qu'elle est capable d'accomplir avec son handicap n'a pas de point de comparaison ; elle a donc forcément des références différentes de celle qui a vécu non handicapée. Cette dernière, en effet, a vécu dans un monde qu'elle a appréhendé en tant que valide. Elle connaît l'univers de l'autre et est capable de le partager. Elle est aussi plus à même de se représenter la façon dont les autres la voient que si elle avait toujours été handicapée.

D'un autre côté, comme n'importe quel jeune valide, le jeune handicapé rencontre à son entrée dans une entreprise, des problèmes liés à la méconnaissance de celle-ci.

Il est toutefois dans une situation différente du jeune valide qui fera son apprentissage beaucoup plus vite, sera sanctionné à chaque fausse route et pourra progresser rapidement. On n'osera pas faire la même chose avec le jeune handicapé qui ne sera donc pas tout de suite rappelé à l'ordre. Il pensera que les remarques sont dues au handicap et non à son inexpérience professionnelle de débutant. Il aura alors tendance à refuser la sanction.

Il faut donc arriver à traiter séparément - et ce n'est pas facile - les problèmes liés au handicap et ceux qui sont liés à l'inexpérience. Après avoir été témoins dans le film de l'insertion de Marie-Geneviève, certains chefs de service dans les entreprises, ont redouté qu'on ne leur impose une personne aussi handicapée.

Mais il y a eu aussi des réactions inverses, comme celle de cette grande entreprise qui a voulu, à la suite d'une projection, embaucher un garçon IMC comme Marie-Geneviève, sortant d'une grande école, HEC ou l'ESSEC.

Bien physiquement, manifestement entreprenant, puisque tout handicapé qu'il était, il avait, entre autres, descendu des rapides en Afrique. Moins handicapé que Marie-Geneviève, il avait une démarche saccadée mais il parlait tout à fait convenablement et ne se mettait à bégayer que lorsqu'il était énervé ou ému. Il était donc relativement facile à intégrer.

Il désirait à tout prix faire une carrière commerciale. La Direction Commerciale de l'Entreprise ne voulait même pas le voir, car elle n'était pas prête à faire passer son image de marque à travers une personne handicapée. Il faut dire que, dans cette grosse entreprise française, les gens qui travaillent dans le service commercial ne sont pas vraiment des commerçants, mais plutôt des négociateurs qui sont en contact avec le monde entier.

Finalement, après de multiples démarches internes, il a été reçu et apprécié, mais orienté vers les services financiers. On y forme souvent les jeunes cadres de haut niveau qui se familiarisent ainsi à la gestion et qui sont ensuite envoyés dans différentes filiales, y compris dans la partie commerciale.

Après avoir donné une excellente impression, il réussit tous les tests préalables. Pourtant, malgré un soutien évident de ceux dont dépendait son embauche et un réel désir de le recruter, ce garçon, contre toute attente, est resté muet et délibérément fermé lors de l'ultime entretien, refusant toute perche tendue. Il voulait le commercial et rien d'autre, et il n'acceptait pas le détour proposé par l'entreprise...

Toujours à la suite de la projection du film, un autre département provincial de cette entreprise a, lui aussi, souhaité embaucher une personne handicapée, qu'elle n'envisageait qu'IMC.

De formation scientifique, celle-ci prétendait avoir une bonne connaissance de l'informatique. Elle avait un cv très intéressant et l'entreprise avait un tel désir de l'embaucher que personne n'avait pris la peine d'en vérifier l'exactitude. Ce n'est qu'à l'ultime entretien que, mis au pied du mur, elle s'est révélée tout à fait incompétente en informatique. Ses connaissances étaient par trop rudimentaires et donc incompatibles avec le poste à pourvoir. Elle n'avait vraisemblablement pas conscience de ses lacunes et avait pris ses désirs pour la réalité.

L'analyse de ces situations amène plusieurs réflexions contradictoires. La première - et sans doute la plus élémentaire - conduit à se dire que la personne aurait dû accepter cette place dans un service proche de celui qui

l'intéressait, surtout lorsqu'on connaît les difficultés de la conjoncture actuelle dans le marché du travail. En fait, il est courant, dans une phase de recrutement, qu'un candidat reste fixé sur un objectif précis, au risque d'échouer. Mais au lieu d'y voir de l'inconscience, n'est-ce pas, plus simplement une attitude déterminée et courageuse de la part de cette jeune personne handicapée, qui a une juste appréciation de sa valeur au-delà de son handicap, et qui a des choix précis? Il est également fréquent qu'un jeune diplômé inexpérimenté surestime certaines de ses capacités, qu'il soit handicapé ou non. C'est le cas du deuxième exemple qui met en évidence le souci qu'a l'entreprise d'embaucher une compétence avant tout mais qui, au moment du recrutement de la personne handicapée choisie, se laisse aveugler par le handicap et en oublie les règles élémentaires d'évaluation des connaissances.

Il est évident qu'après ces deux déconvenues, l'entreprise a été découragée dans son désir d'embaucher des personnes handicapées. Elle pourrait avoir tendance à en rejeter la responsabilité sur les personnes handicapées elles-mêmes – alors que les mêmes situations auraient pu se produire avec de jeunes candidats valides. De toute façon, les personnes handicapées qui cherchent un emploi ne peuvent assumer sur leurs épaules le destin des personnes handicapées qui viendront derrière elles.

